

france  
distraction  
contre la  
commission  
de sécurité

suivi de  
france distraction contre  
les programmeurs

Halory Goerger

france  
distraction  
contre la  
commission  
de sécurité

## lundi

Personne ne vient : bravo. Je ne fous rien, je m'affale devant un film et je range ça dans la catégorie mentale « travail préparatoire ».

Je pense juste à prendre des notes sur le déroulement des opérations :

un – tu auras d'autres chats à fouetter avec ton fouet à chats

deux – tu n'auras jamais le temps de corriger et de mettre en page avant impression, le déshonneur va s'abattre sur toi en prenant son élan depuis le sommet du mont Blanc

trois – alors arrête tout de suite

## mardi

On tente de réfléchir, mais à quatre c'est compliqué. On envisage un temps de se battre avec le carrelage moche, la couleur des murs et la gueule des armoires de cet EPSM (Établissement Public de Santé Mentale) qui nous accueille en résidence. Puis on abandonne. On n'a qu'à se dire que la pièce est belle, et passer à autre chose. Victoire par forfait, l'espace a déjà rendu dingues Julien et Belinda, qui se roulent par terre, secoués par un rire nerveux.

Avec candeur, on évoque la possibilité de prendre la trinité lit + armoire + chaise comme un « pack » de matière qu'on utiliserait chacun à sa façon, puis de présenter ça dans la grande tradition de la pièce *a-priori-normale-mais-quand-on-se-penche-on-voit-bien-qu'il-se-passe-des-choses* : bouh ça craint, au secours, c'est *l'artiste academy*, chacun fait son petit truc dans son coin et ensuite on compte les points, merci au revoir. Conclusion : cassons le dortoir en construisant quelque chose de grand, au risque de faire de la sculpture, ce qui est assez casse-gueule comme chacun sait. Et si vous ne savez pas, regardez sur le bord des autoroutes.

Sébastien accroche un dessin, point de départ d'un vrai débat de fond qui allie réflexion et manutention. On finit par se mettre d'accord sur une forme qui suscite une activité collective, plutôt que sur une forme qui témoigne d'une activité collective. Et dans la foulée, on construit une gigantesque passerelle à base de sommiers. Les lits sont alignés bord à bord sur 1,5 m de long, on évolue dessus à 80 cm du sol. On vient de prendre la cara-

pace de la tortue et de la plier en deux sur notre genou. Quoi qu'on fasse par la suite, on verra toujours le pli.

Là-dessus je sens bien qu'il faut une explication et alors figurez-vous que c'est intéressant parce que ça définit bien mon rapport au travail collectif. Par exemple, Antoine et moi on travaille à deux sur un spectacle depuis plus d'un an, et lorsqu'on a des idées séparément, on a un contrat moral qui nous oblige à en parler à l'autre immédiatement, sans attendre que l'idée prenne corps. Le résultat c'est qu'on passe notre temps à avoir ce genre de conversations :

- ouai trois je me disais on pourrait faire un truc avec des lasers nan c'est sympa les lasers franchement
- ha ouai les lasers ouai chaipas ouai nan mais ouai mais ok des lasers pourquoi pas et alors des lasers rouges donc
- ouai bien sûr rouges ouai
- et plutôt des... gros lasers
- naaan
- moyens lasers
- naaan petits lasers
- de poche ouai
- et alors on fait quoi avec les lasers
- ah mais je sais pas moi faut qu'on en parle

Et donc, pour expliquer ce mode de fonctionnement, il y a une métaphore qu'on affectionne, c'est « la carapace de la tortue ». Quand une tortue vient de naître, sa carapace est paraît-il un peu molle, il suffit de la prendre entre ses mains pour la modeler un peu comme la fontanelle d'un nouveau-né. Nos idées, ce sont ces tortues, qui viennent de naître et dont on modèle la carapace ensemble avant qu'elle ne durcisse. Ensemble, sinon c'est la tortue d'Antoine. Ou la tortue d'Halory. Pas *notre* tortue. Et au risque de passer pour un post-scout attardé, le travail collectif, c'est un peu la seule utopie qu'il nous reste, alors autant faire ça bien.

Ceci étant, remarquons que nous sommes censés être cinq : il n'y aura jamais la place pour dix mains, sauf si la carapace est immense. Donc on profite lâchement du fait qu'on est que deux pour y aller franco, au mépris le plus total des principes qui viennent d'être énoncés. Rapidement, on a tellement fini qu'il fait nuit. Pour un peu on mettrait un cartel, tiens. Le mieux c'est peut-être de continuer dans la même direction, encore faut-il que les autres soient d'accord.

## mercredi matin

*Une petite caméra est placée sous les lits, pointée vers le fond de la pièce. Le cadre donne à voir le sol et le dessous des sommiers. Les pieds des lits encadrent le plan et construisent une perspective. On jurerait voir un parking souterrain, tout en piliers de béton. Une quinzaine de couteaux de cuisine format film d'horreur sont fixés à la verticale des sommiers, pointe vers le bas. Un petit robot à roulettes, caché dans une boîte en carton, sur laquelle il est écrit « au secours », fait un parcours en boucle sous les lits. Il passe régulièrement près de la caméra pour qu'on puisse déchiffrer l'inscription. Lorsque les gens marchent sur les lits, les couteaux menacent de se planter dans son dos cartonné. Lorsque les gens arrivent au bout du parcours, ils découvrent le direct vidéo sur un moniteur posé sur un des lits, et comprennent la relation en voyant d'autres gens passer sur les lits.*

Sébastien intervient à temps pour me rappeler :

- que l'administration de l'EPSM décourage toute forme d'expression plastique susceptible d'évoquer la folie. Je suis tenté d'objecter que ça limite un peu le champ d'investigation, mais je me retiens, parce qu'après tout si j'étais schizophrène, j'aurais peut-être envie de faire un break moi aussi.
- que des patients vont visiter l'expo vendredi, et que les aides-soignants vont sans doute tiquer en voyant les couteaux. Comme dit Valérie, la femme de ménage, *il s'en passe de drôles, ici.*

Alors que je ratiocine en évaluant mes chances de réaliser cette installation (remplacer les couteaux de cuisine par des couteaux à beurre?), je découvre que le robot que j'ai assemblé la semaine dernière ne fonctionne pas. Au lieu de suivre la ligne noire que j'ai tracée au sol, il tourne en rond avec la grâce d'un chien qui essaye de renifler son propre cul. Je soupçonne le magasin d'électronique d'avoir une fois de plus réussi à me refourguer du matériel défectueux (qui, l'honnêteté m'oblige à le signaler, vient du bac « promotion : en l'état »).

Je réalise avec horreur que cette installation essaie de dire quelque chose, qu'on pourrait résumer ainsi : la légèreté a un prix. Oh pute vierge et vierge pute, en cherchant bien, on peut même trouver ça moralisateur. Ah mais si si, regardez : *on trouve ça marrant de faire les imbéciles en sautant sur des matelas (de vivre dans l'insouciance +/- fortunée des pays du Nord) mais en dessous (au Sud) il y a des robots (de pauvres gens) qui souffrent. Au secours. Le sens, quelle plaie.*

## mercredi après-midi

Il y a quelque chose de l'ordre d'*Indiana Jones et le temple maudit du cristal perdu* dans cette passerelle, qui clame de plus en plus fort son appartenance à la grande famille des installations qui ressemblent à ce qu'on aurait fait à neuf ans si on avait eu la force physique et les moyens techniques.

On envisage d'appuyer ce côté conditionnel enfantin (*on disait qu'on était sur un pont et qu'en dessous c'était la rivière avec des crocodiles*), et de répandre des flaques d'eau au pied des lits, puis d'y faire tremper des multiprises éventrées, dont la connexion au réseau électrique est bien mise en évidence (petite led allumée, alimentée par une pile). Bien sûr, il s'agira d'une mise en scène. Aucun courant ne circulera. On discute longuement du rapport emmerdement/intérêt. Et surtout, est-ce vraiment marrant ?

Ma mère a grandi dans l'enceinte de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière à Paris, dans un décor similaire. Je me dis qu'elle a dû faire des conneries du même acabit, et qu'il y a une mémoire de la blague, un atavisme de la pochade qui s'inscrit dans les corps. La farce, c'est une figure récurrente dans nos boulots à tous les cinq. Et je suis bien certain que c'est une persistance d'un comportement typiquement enfantin, j'ai nommé : la bêtise. Cette bêtise pousse à utiliser des compétences fondamentales que l'enfant partage avec le plasticien :

- la préméditation (*se lever tôt avant ses parents un dimanche matin*)
- la prise de risque (*la cuisine c'est dangereux, on le sait, on s'est déjà brûlé*)
- la dépense somptuaire (*dépenser son argent de poche pour acheter les ingrédients manquants*)
- l'expérimentation (*mélanger le chocolat avec du jus d'orange, et le pain d'épice avec de la pâte d'amandes*) et ce, pour éventuellement confronter son travail à un tiers (*bravo mon petit loup, ton gâteau est très beau, mais on le mangera plus tard*).

Quoi de plus beau que les ravages d'une bande de gosses armés de feutres dans un salon bourgeois ? Joie (rare) de grandir, ces bêtises sont devenues notre métier. Un dimanche familial, mes nièces ont joué à faire des moulages avec les médailles de guerre de mon soldat de grand-père. En l'absence de terre, elles ont utilisé leur caca. Je ne suis pas sûr que Hermann Nitsch ou Otto Muehl aient eu quelque chose à redire sur ce travail sur lequel le critique d'art en verve gloserait sans peine.

Plus sérieusement, quand j'entends *mon gamin il a cinq ans, il fait pareil*, je pense : *ouah la chance*.

Ce qu'on appelle bêtise est souvent pardonné parce que les qualités plastiques de l'opération amènent une sidération qui absorbe la colère. Préparer des farces, faire des bêtises, gâcher ce qui est précieux, c'est un des socles de l'expérience artistique. C'est juste que des fois, on prend une fessée telle, qu'on se calme à jamais. Pour l'heure, Laurence et Laurent, adultes consentants et accessoirement artistes, rigolent bien en circulant sur les matelas. On est contents d'avoir fait rire quelqu'un avec ça.

## jeudi

Il est deux heures du matin, je joue de la flûte alto à poil en me dandinant sur les matelas. Vu l'heure, la variable « à poil » de l'équation ne présente pas de danger immédiat dans cet immense pavillon vide. J'envisage la possibilité de passer l'après-midi du vernissage allongé sous les matelas, sur lesquels le public marchera en toute inconscience, faisant danser les couteaux de cuisine autour de moi, avant de découvrir un retour vidéo en arrivant au bout de la passerelle. Et puis je me dis qu'à tous les coups les autres seront jamais d'accord pour me rejoindre. Et qu'ils auront raison. Et qu'il faudrait arrêter de faire n'importe quoi.

Michel Groisman, chorégraphe brésilien invité pour le festival, m'a proposé de venir voir comment se déroule son *workshop*. Je me téléporte dans une salle de danse avec une dizaine de jeunes étudiantes. Certaines ont carrément des pointes. Je décide aussitôt de participer. Michel fait un atelier dont le ressort consiste à verser de l'eau d'un verre à l'autre en fermant les yeux. Puis à faire de même en augmentant la difficulté (un verre fixé sur sa cuisse, l'autre sur le torse du partenaire, etc.). C'est un véritable truc de hippie, mais inexplicablement c'est émouvant. Il donne ses instructions lentement, avec des mots très simples, sans jamais cesser de sourire. En ne le connaissant pas, on pourrait le prendre pour un membre de la secte Moon, et pourtant on a envie de le prendre dans ses bras et de le remercier d'être à ce point à la masse.

L'unique jugement de valeur qu'il porte sur ce qu'on fait est *I tink it was bioutiful*. C'est bien la première fois que je fais un atelier de danse sans ressentir un sentiment d'imposture associé à des douleurs dans les muscles

antérieurs. Une jolie blonde qui ressemble à la chanteuse de Abba se déshabille devant moi en souriant. Je remercie sainte Rita et je rentre avec la ferme intention de changer de branche. Si j'étais patron de la boîte de nuit « Le Papayou », au lieu du sempiternel concours de T-shirts mouillés, j'organiserais des ateliers de danse contemporaine pour mettre la bonne ambiance.

## nuit de jeudi à vendredi

Sébastien est revenu, il dessine. Je l'embauche comme mannequin pour faire des tests sous la passerelle. Il s'allonge sous les lits dans diverses positions. J'obtiens deux images dans la même veine *fiction en un plan, générée par une action du public*. Je découvre par la même occasion que c'est une veine, et qu'elle me sied.

La première image, à la verticale, c'est un homme debout dans un couloir de type coursive de complexe militaire, qui fait face à une soudaine distorsion des murs (le passage des gens sur les matelas). La deuxième image, à l'horizontale, c'est une dizaine de sacs de lentilles qui sont attaqués par des couteaux fixés aux sommiers. Lorsque les couteaux les touchent, ils sont éventrés. Dans le régime de l'image de fiction, voir un couteau se planter dans le ventre de quelqu'un, ça ne me fait plus grand-chose, mais voir des lentilles s'échapper d'une fente pratiquée dans un filet, ça me glace le sang. Allez comprendre.

On cherche à inventer un mode de circulation sur ces matelas pour que les gens ne restent pas coincés à l'entrée sans oser monter. Le premier problème est de leur faire enlever leurs godasses. Il y a deux ans, je faisais le second couteau dans *Indian Palace*, une soirée-cabaret sur l'Inde. Au début du spectacle, mon rôle était précisément de forcer les gens à enlever leurs chaussures. Je n'ai jamais vu autant de regards de haine, surtout chez ceux qui venaient avec un rencard. Ma grand-mère justifiait le changement quotidien de sous-vêtements par la nécessité de ne pas se taper la honte à l'hôpital en cas d'accident. Maintenant il faudra également changer de chaussettes avant d'aller voir une expo. La nôtre en tout cas. On décide de trouver des surchaussons pour éviter que les gens ne se sentent gênés. Après, quel dommage. On s'en fout si vous puez des pieds, être en chaussettes c'est déjà faire un pas de côté. Je préfère que ça pue mais qu'on rigole.

## vendredi

J'apprends que l'on n'aura pas la visite des patients vendredi prochain, pour des raisons obscures. Une partie de moi est furax à cause de la lourdeur administrative, une autre partie de moi est ravie parce que ça lui donne un jour de plus pour travailler. La moyenne, c'est que ça m'est égal, alors que dans le fond je trouve ça lamentable. Raison de plus pour ne pas mélanger éthique et mathématiques.

Je fonce à la pharmacie de l'EPSM pour emprunter des surchaussons. La sécurité du bâtiment est optimale. Ça se comprend, il y a là de quoi faire planer une ville entière pendant dix ans. Des préparateurs piochent dans de grands casiers et alignent les comprimés sur des sortes de plateaux-repas qui attendent de partir dans les différents services du complexe. Au cours de ce long séjour d'un an en autarcie dans cet établissement, et à l'exception de très rares échanges avec des patients au hasard de promenades dans le parc, je n'aurai donc vu que le volet pharmaceutique du traitement : une usine de régulation du comportement, dont les ouvriers spécialisés ont fait dix-neuf années d'études.

Quand Sébastien rentre, je parade sur le lit en singeant des huiles de la culture, chaussons bleu schtroumpf aux pieds, le verbe haut et la bouche pleine de conneries. Il accroche ses dessins puis découpe du bois comme une brute pour fabriquer un pigeon géant, tandis que je fais les cent pas en me tapant sur la tête pour faire sortir des idées.

On aligne tous les matelas pour essayer d'obtenir un dégradé du blanc au bleu. Pas concluant. On prend chaque meuble et on lui fait faire un kilomètre sur notre dos avant de le ramener à son point de départ. Ça s'appelle « penser la scénographie ».

Le patch sur lequel je travaille depuis hier est fini, c'est un peu faible. J'attends les vidéoprojecteurs pour tester. Qui n'arriveront que la veille du vernissage. Ça fait tard. J'abandonne aussitôt : trop casse-gueule. Je ne connais que trop ce sentiment de surexcitation associé à une inaction relative : il est temps de prendre du recul. Le temps de tourner en vitesse une vidéo pour raconter aux autres ce qu'on a fait, puis on rentre.

## samedi

La journée de vacances, c'est terrible. Si tu fais tout ce que tu as à faire, tu reviens crevé, et si tu ne fais pas tout ce que tu as à faire, tu devras revenir une autre fois. Armé de cette maxime, je pars acheter des saloperies chez Conrad Electronic. En revenant je croise Antoine qui va chez Électronique Diffusion. Je saute dans la bagnole en poussant des youyous.

Ce qui me rend si joyeux de traîner mes guêtres dans ces magasins, c'est que j'y trouve un catalogue raisonné du génie humain sous une forme digeste : mille inventions plus ou moins dérisoires, présentées dans un espace qui a beaucoup en commun avec la librairie (en ce que l'on a dans les deux cas affaire à un espace régi par une taxinomie que l'on a suffisamment pratiquée pour que son appréhension relève du réflexe).

Parfois la seule ambition des objets qu'on y trouve est de faire vendre des piles (après, soit, je veux bien croire qu'il y a vraiment des gens qui portent des casquettes à ventilateur incorporé, mais bon dieu, mais mettez-les donc, qu'on rigole). Voir un chauffe-plat USB à côté d'un clavier pliant, ça donne des idées. On a le sentiment de promener son cerveau en laisse dans une encyclopédie du mécanisme. De faire ses courses et d'y accumuler une réserve de savoir opérant, qui sera bien utile par la suite. Après, je suis d'accord : regarder ça n'est pas comprendre, mais à force de regarder, je vois à travers la boîte. Du moins je veux y croire, foutez-moi la paix, laissez-moi avoir des superpouvoirs.

J'achète un système de guidage laser censé aider les gens à *se garer toujours au même endroit* (sic), un sélecteur vidéo 8 voies au rayon *en-l'état-faites-pas-chier-si-c'est-cassé* et 4 adaptateurs BNC-RCA. Et c'est exactement comme si j'avais acheté un film de Joseph Losey, un bouquin d'Édouard Levé et des sonates de Domenico Scarlatti. Pour que ces objets inertes sortent de leur condition de moches bidules électroniques, il faut qu'ils passent par l'école du sens. Que je puisse projeter sur eux de petites fictions. Après, et seulement après, ils deviennent matière plastique. Et objet de discours.

Le soir on regarde tous les cinq la vidéo qu'on a tournée la veille, dans laquelle Sébastien présente notre proposition de scénographie. Non seulement ils sont enthousiastes, mais en plus ils en rajoutent dans le même sens. Je repars le cœur léger et les bras chargés.

## dimanche

Julien vient passer la nuit, on discute sérieusement de la scénographie. Il fait le facteur de réalité, et démolit consciencieusement notre beau projet en invoquant les problèmes de sécurité. Il propose un repli stratégique dans la première salle, et une installation plus modeste et moins susceptible de provoquer une lutte sans merci avec la commission de sécurité. De nos jours, on installe une œuvre d'art en partant du principe que le visiteur moyen est un enfant asthmatique qui met ses doigts humides dans des prises qu'il a préalablement démontées. Ses yeux sont irrésistiblement attirés par les objets contondants. Il ne touche pas ce qui comporte la mention « appuie » et met la langue sur tout ce qui est barré par un panneau clignotant « danger de mort ». Il essaie d'avaler tout ce qui peut rentrer dans sa bouche. Il circule systématiquement dans un bâtiment en feu dont le toit s'effondre en dégageant des fumées toxiques, et tire sur les câbles qui traînent jusqu'à ce que des télés lui tombent dessus. J'ai envie de dire : cet enfant, souhaitez-vous vraiment le garder ?

Je suis abattu parce que ça remet salement en question mon projet d'installation vidéo, mais je sais que dans le fond il a raison. Je rentre ma colère, après tout, il y a mille autres idées à avoir. Compromis : on décide de montrer ce qu'on veut faire demain à Marc, le régisseur général, qui saura nous dire si on a déconné ou si ça peut passer. Je propose de s'arranger pour que la commission de sécurité ait accidentellement absorbé 50 mg de Rohypnol à la cafétéria avant de visiter notre installation.

Julien me montre sa proposition, *dents propres et tête sale à l'heure du mensonge*, un autofilmage sur la dure vie de l'homme qui doit se lever tôt. Je l'engueule doucement parce que par peur de l'entre-soi, il a remonté son film en coupant toutes les scènes qui réfèrent trop à Lille 2004 et son climat particulier (Lille, capitale culturelle). Il me montre la version originale et je me marre comme une baleine.

Comme disait un oulipien dont le nom m'échappe mais vous allez voir que dans le contexte, ça ne pose pas de problème : *il y a un certain plaisir à ignorer, parce que l'imagination travaille*. Je crois dur comme fer à la puissance de l'implicite. La critique que l'on entend si souvent *c'est un peu une private joke* me paraît déplacée. *Private* ou pas, s'il y a *joke*, il y a *laugh*. Et moi, je veux qu'on *laugh*.

Le soir, on se lance dans une typologie des carnivals (Dunkerque vs Rio de Janeiro) avec Michel Groisman. Il nous raconte la folie des bals

funk de Rio, les dealers de la Bocca, les types qui dansent une mitraillette à la main. Je lui avoue *You sound like the most fucked-up commercial I ever heard about Brazil. But it's working, I wanna go there now.*

Le switcher vidéo ne marche pas. Je me couche en me jurant de faire un rêve vengeur où je tabasse des vendeurs de Conrad Electronic avec une barre de fer dans un bal funk.

## lundi

On passe voir Marc, le régisseur général du Vivat, la salle qui nous programme, en pensant que dans dix minutes, notre beau projet sera tombé à l'eau. Il s'avère qu'on pourra faire à peu près ce qu'on veut. L'auto-censure, position 3 dans le hit-parade « mal du siècle » ? (juste derrière les problèmes de dos et les génocides). J'ai envie de sauter au cou de Marc, mais il a une scie sauteuse à la main.

Je résume nos conclusions :

Le public pourra marcher sur les lits (à condition d'y aller mollo) *mais* le public pourra emprunter un itinéraire bis, s'il a peur ou s'il y a le feu. Ce qui importe aujourd'hui, ça n'est pas la dangerosité du travail : c'est la possibilité de ne pas en faire l'expérience.

Avec Sébastien, on cherche un moyen de contrer ces impératifs de sécurité pour imposer un parcours au spectateur. Une idée entre dans la salle, je la regarde avec méfiance. Le genre qui vous séduit d'emblée, avec un sourire de vendeur de voitures et un cortège de conditions que l'on met de côté en sifflotant. L'idée, c'est de surélever le niveau de la partie droite de la salle et de la recouvrir d'une mer de sacs en plastique. Avec le risque qu'au final ce soit moche. Je pense que je suis méfiant parce que par le passé je me suis fait avoir par ce genre d'idées. Mais dans le fond qu'est-ce qu'elle est belle.

On s'enlise un peu dans le débat de fond « implicite vs explicite ». Installer cette mer de sacs, c'est le cas limite par excellence : la construire c'est *expliquer*. Regardez, c'est la mer. Alors qu'on aurait pu se contenter de la présence de cette passerelle, de cet isthme, de ce bateau, pour *impliquer* qu'en contrebas, c'est la mer. Mais d'un autre côté, ne pas installer cette mer de sacs, c'est se priver d'une belle réalisation plastique. Rahlala.

On avance séparément en écoutant des disques jusqu'à minuit. Je fixe un couteau sous un matelas, pointé vers une photo de femme en slip, découpée dans une pub pour Zeeman, hard-discounter textile flamand aux modèles gironds. Une titreuse vidéo affiche «wi wi wi», en haut à droite de l'écran, transposition phonétique du coup d'archet fatal du scherzo dément de *Psychose*. Quand on passe sur le lit, le couteau fait des allers-retours vers le corps de la femme, et le texte «wi wi wi» tremble. Je suis content de l'effet, mais à vrai dire je n'ai pas la moindre idée de pourquoi ça arrive.

Je me prépare mentalement à mentir aux gens qui me diront *et donc, c'est un patch Max/MSP ou c'est du circuit bending?* Sébastien et Belinda sont gentiment effondrés, mais ont la délicatesse de n'en rien laisser paraître. Je prends des photos, certain que tout ça disparaîtra demain. On se couche dans le dortoir abandonné, comme trois collégiens dans un internat, en lisant chacun de notre côté les trois tomes du même livre : *Yapou, bétail humain*, une dystopie sadique écrite en 1956 par Shozo Numa, dont l'action se situe au xxxi<sup>e</sup> siècle. Je laisse le héros émasculé, un talon sur la nuque, le corps trempé d'urine.

## mardi

On déplace neuf fois un moniteur, quatorze fois un lit et quatre fois une armoire, juste pour voir. Ça s'appelle «investir l'espace». Tout le monde court dans tous les sens. Le pigeon grossit à vue d'œil. On simplifie, on jette. Mine de rien, ça avance : il y a de moins en moins de bordel dans cette pièce. Mon expérience est que c'est signe de progrès.

Antoine arrive et visite pour la première fois l'installation. C'est assez édifiant de le voir évoluer d'un air gauche sur ces matelas. Je jubile à l'idée de voir le public faire de même. Un public en chaussettes et en déséquilibre, ça me rassure. C'est le premier pas vers une forme de vivre ensemble un peu interlope, qui désamorçe les grenades de la rencontre avec l'œuvre.

On est enfin au complet, à cinq, et chacun s'active de son côté, c'est un peu l'agence tous risques. Antoine installe une radio dans les toilettes, qui diffuse France Culture quand on s'assied sur le trône. Belinda dispose des quantités effarantes de tomates dans les éviers. Julien remonte sa vidéo. Sébastien peint. Tout le monde rentre à la maison sauf moi. Je me concentre sur cette chronique. Je réalise qu'il va falloir arrêter jeudi soir pour imprimer

vendredi matin. Ça me frustre. Je trouve le titre : *Le Pensionnat contre la commission de sécurité*<sup>1</sup>. Je me dis que je pourrais demander un beau dessin à Sébastien pour la couverture, de la figuration narrative naïve, façon *Le Club des Cinq* ou *Martine*.

## mercredi

Marc, le régisseur général, me réveille en entrant dans la pièce, flanqué de deux intermittents hilares. Ils découvrent une salle remplie de sommiers mis côte à côte, entourés de quelques lits méchamment de traviole, calés avec des bouts de bois. Il y a des télévisions en équilibre instable, d'autres le nez par terre, des câbles partout, des fringues qui traînent. Je me rembraille et je précise : *c'est pas du tout ce que vous croyez, hein*.

Tout le monde arrive, on finalise la scénographie ensemble.

Extraits :

*Il y a quelque chose de l'ordre de la cohérence  
qui me gêne là-dedans.*

*Nan mais je dis pas que c'est pas bien,  
je dis que ça me plaît pas, parce que dans le fond  
je crois qu'objectivement, je trouve ça nul.*

*Reste pas sous ce couteau, steuplé.*

Avec Beli, on fabrique une sorte de plage à base de couvertures jaunes. La négociation est douce, quasiment muette, à base de mmmh, de nnnhh et de froncements de sourcils experts. Cette conversation, qui relève davantage du phatique, remplace opportunément les arguties articulées qui s'avèrent si souvent improductives et anxiogènes. Techniquement, on est en train de faire de la sculpture, et je n'en reviens pas de la simplicité de l'opération. Artistes de tous les pays, unissez-vous pour devenir moins chiantes. Et accessoirement partager le matériel.

La nuit venue, je détruis l'installation pour avoir chaud.

1. Titre qui sera changé en *France Distraction contre la commission de sécurité* après le troisième changement de nom de notre formation.

## jeudi

Au réveil, on tisse un maillage serré à 20 cm du sol. On pose 30 m<sup>2</sup> de mer en sacs-poubelle, non seulement c'est d'une beauté légèrement pouilleuse comme on aime, mais en plus ça s'avère moins long à faire que prévu.

Je remplace le robot défectueux par une petite voiture, cachée sous le lit et filmée par une petite caméra.

Bien que ce ne soit qu'un jouet, on la jurerait réelle, et garée dans un parking louche. Le direct vidéo est diffusé sur un moniteur noir et blanc placé un peu plus loin. Lorsque le visiteur marche sur le lit, son passage écrase le toit du parking et menace la petite voiture. Il ne peut voir l'effet de son passage que si un autre visiteur marche sur le lit. À deux, ça marche bien. Seul, il faut être perspicace. Pronostic vital à la veille du vernissage : 70% de chances de survie.

Je suis en retard pour mon train. Un phénomène paranormal d'intensité légère survient : la pièce ne veut pas me laisser partir. Je n'arrive plus à me connecter à Internet pour vérifier les horaires. Les objets que je tente de rassembler se cachent sous les lits, à la verticale de couteaux ou à proximité de lampes 1 000 W. Je me prends les pieds dans la mer de ficelles, alors que dix minutes plus tôt j'y évoluais avec la grâce d'un faon qui aurait fait option danse à l'école. Et quand je finis par réussir à sortir, un vent contraire de force 5 à 6 forçant 7 à 8 se combine à un kilo de *gaffer* sous mes semelles. Je rate trois trains avant d'arriver chez l'imprimeur, quoique le terme exact soit plutôt « boîte de photocopies », si je ne m'abuse.

France Distraction reviendra dans *France Distraction contre les programmeurs*.

france  
distraction  
contre les  
program-  
mateurs

## octobre

Il y a quelques années, dans le métro de Lille, les caméras de surveillance étaient surmontées d'une plaque comportant la mention suivante : *Pour votre Sécurité, cette rame peut être surveillée*. Tout était dans la majuscule. Aujourd'hui, dans un bus à Toulon, je lis : *Pour notre Sécurité nous sommes filmés*. Nous ? Notre ? Qui me parle ? Qui est le sujet ? Les personnes filmées, ou celles qui ont décidé d'installer la pancarte ?

Je ne me rappelle pas avoir acheté une caméra. Je ne me rappelle pas l'avoir installée à Toulon. Parlez-moi sur un autre ton : *Vous êtes filmés* suffirait.

*Je cède ma place aux personnes âgées*. Quand « cédez » devient « je cède », on passe de l'injonction au civisme à l'auto-hypnose collective. En créant un *nous* (ou un *je*) aussi fort, on l'organise comme un groupe constitué, qui ne connaît plus l'altérité. Si je suis filmé c'est pour *ma* sécurité, pas pour la tienne. C'est pour la *nôtre*, pas pour la vôtre. Dès lors si l'on ne se sent pas inclus dans ce nous grossier, il y a fort à parier que chez eux monte une envie pressante de mettre en danger notre sécurité. C.Q.F.D.

Pour ne pas être rendu malade par la banalisation de ces stratégies de communication infantilisantes, je compte généralement sur les poètes, qui, à défaut de forger une nouvelle langue, jouent avec l'ancienne pour nous expliquer qu'elle est malade. Je compte sur eux pour malaxer ses humeurs, appuyer sur les bubons, pour jouer avec le pus, et en faire de ravissantes sculptures. Voire pour nous inoculer des saloperies.

La compagnie Grand Magasin joue notamment avec ces principes d'inclusion, avec des énoncés performatifs, pour créer des situations de comédie. Ils ne sont drôles que parce que nous sommes encore au bord du gouffre : nous venons de dire une connerie, mais si personne ne nous le dit, on va finir par la croire.

Si nous laissons notre langue devenir débile au point de penser qu'un énoncé orwellien est susceptible de rassurer ma mémé, personne ne rira plus aux spectacles de Grand Magasin. Parce que plus personne n'aura les outils pour trouver ça drôle. Veillons à la façon dont nous rédigeons nos injonctions, nos diktats, nos *to-do*. Par ailleurs, veillons à les rédiger avec des outils qui ne les condamnent pas immédiatement à une syntaxe ou un vocabulaire légèrement fascistes.

En 2005, avec mon ami Martin Granger, nous jouions à écrire avec Dasher, un outil d'assistance à la rédaction basé sur un système de prédiction graphique. Logiciel intelligent, il apprenait à se familiariser avec notre langue pour que ses propositions soient plus justes, tout comme certains téléphones savent que « mar » attend « tin » et pas « ie-thérèse ». Après avoir « lu » tout le programme du Théâtre de la Ville, Dasher ne nous aidait pas mieux, mais on sentait bien qu'on avait davantage tendance à écrire « spectateur » que « spéculoos ». Ainsi, dans un premier temps c'était délicieux de se laisser faire par les machines. C'était, à titre expérimental, une source apparemment inépuisable de surprise, d'ouverture sur des pans entiers d'un régime de l'écrit à la diète depuis des lustres.

Mais en laissant le marché réguler cette langue, on a laissé les outils se colorer en brun clair. Si nous faisons confiance à ces outils mal programmés pour savoir ce que nous souhaitons écrire, il y a fort à parier que nous écrirons bientôt très mal.

Répétez après moi : *j'écris mieux que Word*. Répétez après moi : *je suis plus intelligent que Google*. Répétez après moi : *je connais mieux la ville que mon téléphone*.

## novembre

Il y a deux ans, dans le cadre d'une installation intitulée *Le Pensionnat*, j'ai tiré une cinquantaine d'exemplaires d'un petit essai qui tentait de décrire le fonctionnement du collectif éponyme. *Le Pensionnat contre la commission de sécurité* devait se poursuivre, à la manière des aventures du *Club des Cinq*, avec *Le Pensionnat contre les programmeurs*, dont je sentais qu'ils seraient nos prochains interlocuteurs. J'avais raison sur ce dernier point. Mais entre-temps, nous avons changé de nom trois fois. *Le Pensionnat* est devenu *On est pas prêts* puis *France Distraction*. Le personnel, comme on dit au dos des disques de jazz, n'a pas changé. Notre problématique non plus. Mais ce sera donc *France Distraction contre les programmeurs*, ce qui n'est pas un titre fantastique, je vous l'accorde. Les compromis ont une beauté baroque qui demande qu'on s'y acclimate.

Il y a dans ce projet d'écriture un antagonisme notable : choisir d'être *contre* plutôt qu'*avec*, est une solution de facilité, cache-sexe de relations ambiguës. La commission de sécurité (qui n'était qu'un fantasme, incarné par un pompier du lieu d'accueil où nous travaillions) a pondéré quelques-uns de nos projets en nous terrifiant par des récits d'accidents scabreux. On apprit ainsi comment Néron provoqua la destruction de Rome en laissant la cafetière électrique allumée dans l'atrium, et comment Londres faillit périr en 1666 dans des flammes nées d'une multiprise qui n'était pas aux normes européennes. Cette année, on sera donc *contre* les programmeurs, au même titre qu'on était *contre* la commission de sécurité il y a trois ans : parce qu'on est amenés à ne pas être d'accord, mais dans la joie.

Par exemple, pas d'accord avec la dimension populaire d'un événement. On a déjà entendu l'un ou l'autre parler avec tendresse ou désespoir de « son » élu et de ses attentes dans ce domaine. Si « populaire » ≠ « racoleur » (la démonstration en a été faite à de nombreuses reprises), on peut quand même s'égarer rapidement. On nous a invités, il y a trois ans, à travailler sur cet aspect des choses : construire un événement populaire. Et nous avons, au terme d'un processus dérivatif assez banal, fini par traiter de la fête foraine (et du monde de l'entreprise, j'y reviendrai). Ça se passe bien et aujourd'hui nous y travaillons encore. Parfois de façon détournée.

Ainsi hier je suis allé passer quelques heures dans une fête foraine en Bretagne, pour me documenter. C'était une fête foraine sucrée, grasse et un peu saoule, quand je voudrais une fête foraine salée, fine, et sobre. Juste pour voir, donnez-moi une fête foraine de la finesse.

Une fête foraine où les lots seront des incunables. Où le train fantôme fera vraiment peur. Où le palais des glaces (avec capteurs et projections vidéo) rendra vraiment fou. Où les *punching-balls* destinés à mesurer sa force ne seront pas phalocrates. Où la chenille fera défiler de l'Op Art devant nos yeux.

Je voudrais que la fête foraine ait compris le contemporain. Parce que la fête foraine est un système précieux, dépositaire d'envies que partagent nombre de propositions artistiques contemporaines. C'est un système qui fait cohabiter des expériences assez différentes, destinées au fameux « public familial » qui détaille toute la pyramide des âges, le tout en extérieur et dans des espaces interstitiels moches qui ne demandent que ça. En somme, la fête foraine c'est une belle idée, mais il faudrait un peu jouer avec, en gardant les pommes d'amour et les chichis.

La magie prend ses distances avec le kitsch dans lequel l'entretenait son circuit de diffusion. Le cirque s'est émancipé. Du forain, on pouvait espérer que sa redécouverte permanente par le théâtre de rue (qui est perméable aux évolutions esthétiques, même si ça n'est pas toujours évident rue des Carmes à Aurillac), amènerait par contamination un renouvellement des outils et des ambitions. Mais bernique. Les attrape-nigauds portent toujours aussi bien leur nom, il n'y a guère que le contenu des machines qui a changé. Le forain échoue à digérer son époque. On me dira : vous confondez tout, la fête foraine c'est une entreprise de divertissement, pas un projet artistique. Et si on décidait que non ? Nombre de projets plastiques inscrits dans le circuit de l'art contemporain répondent sans peine à ce cahier des charges exigeant qu'est le divertissement. Ainsi, Geliiti (collectif viennois à huit couilles, que l'on voit souvent, parce qu'ils les montrent beaucoup et je vous assure que je reste poli) a traité la question avec brio, notamment avec *Otto Volante* (2004).

Que lui reste-t-il, à la fête foraine ? La puissance de l'expérience kinesthésique qu'offrent les manèges. Les moyens déployés sont sans commune mesure avec ceux que l'art dit « sensoriel » (qui a le vent en poupe et de gros budgets) met en œuvre. Les grands parcs d'attractions, que je n'irai pas visiter pour vérifier si je ne dis pas de conneries, ne font qu'agrandir le modèle, accroître la vitesse et la hauteur des manèges précédents. Quel dommage : donnez-nous vos ingénieurs et vos moyens et on fera voir trente-six chandelles aux gens et de mille façons différentes.

Les lieux culturels s'évertuent à redéfinir du mieux qu'ils peuvent un paradigme moderne de l'événement populaire. Ils le nomment temps fort, festival, concentration, convention. Ils fabriquent des formes qui singent l'événement populaire tel que notre société a pu le définir dans toute sa sagesse shadok : plus ça rate plus y a de chances que ça marche. Et il y a quelque chose de touchant dans ce mouvement, qu'on encourage de toutes nos forces, parce qu'on pense sincèrement qu'il est crucial de multiplier les stratégies de monstration. Celle qui consiste à sertir les œuvres dans une proposition en forme de fête est aussi bonne qu'une autre. Mais on se dit ici qu'il serait bon que la fête foraine pille les bonnes idées de l'art sensoriel, ce qui ne serait qu'un juste retour des choses. Si tout le monde s'y met un peu pour perméabiliser les propositions des professionnels du divertissement, on aura davantage envie d'aller traîner dans les fêtes foraines, et ça tombe bien parce qu'on adore les chichis. Je suis personnellement prêt à aller travailler une semaine dans un train fantôme, si ça peut aider.

## décembre

Je tourne autour du pot sans faire état des activités du collectif France Distraction. Au nombre des motifs qui m'ont retenu de les évoquer, il y a la décence (ne rien faire à ce point, même rédigé avec soin, n'est pas tolérable) et la pudeur (qui me retient aussi de remplir ces parenthèses). Mais ça suffit maintenant, il est temps de rendre compte des RÉCENTES ACTIVITÉS DE FRANCE DISTRACTION, et de constater que :

un – ça n'est pas très intéressant

deux – c'est très intéressant

Récemment :

### **un – nous avons expérimenté une plateforme de communication à distance**

L'un de nos membres vit désormais à Marseille. On a fait semblant de pas y croire pendant trois mois, mais c'est devenu concret, et ça complique singulièrement le travail. Pour remédier à cela, il a proposé de passer aux réunions en visioconférence. Notre premier test a été catastrophique. Si l'apport de la vidéo consiste à regarder un visage hâve et flou se décomposer en bouillie de pixels à 4 images/seconde, l'intérêt me paraît limité. Si vous avez, au cours du surf qui vous amène ici, regardé au moins une fois une vidéo en ligne, et que cette vidéo mettait notamment en scène un chat dans un univers domestique, un adolescent en train de faire quelque chose qu'il regrettera bientôt, bref, si vous avez utilisé la bande passante pour de viles activités de divertissement : tout est de votre faute. On a dit ici ou là que l'âge d'or de la bande passante était révolu, que nous avons dépassé le moment merveilleux où le réseau était plus puissant que la demande. Je confirme. Nous avons fini au téléphone, une invention remarquable.

### **deux – nous avons fait un budget**

Faire un budget a été élu pour la 4<sup>e</sup> année consécutive « activité la plus pénible de la saison » par un panel d'artistes représentatif. Et pourtant, c'est en étudiant le budget de France Distraction que nous avons ri le plus, cette semaine. Non pas que les chiffres rendent hilare, dans un sens ou dans l'autre – tout va bien, merci, ni trop ni trop peu. Ce qui amuse, c'est de voir où se niche la définition d'une œuvre en devenir. C'est de remarquer que dans une activité aussi banale, aussi rationnelle, on trouve aussi matière à débat d'une rare élévation.

– nan mais vazy ça c'est 150 là

– mais non pas 150, 50, t'es fou jamais on aura besoin de 150

- si si 150 pour la visserie
- ah ouai tu mettrais des vis
- ben ouai
- ah ouai des vis
- ben ouai
- mais des vis mais jamais mais enfin mais moi je refuse qu'on mette des vis là-dedans mais tu veux que ça tienne comment?
- mais justement il faut PAS que ça tienne

Bon, mais dans le fond je préfère quand même m'énerver avec une visseuse sur un morceau de médium qu'avec une souris sur un fichier excel. Et je souhaite ne pas devoir chercher si l'art se niche dans mes poches mais constater qu'il nidifie dans ma tête.

### trois – nous avons changé de lieu de stockage

Il s'agissait de transférer notre installation d'un poulailler d'Armentières vers un hangar de Dunkerque. À cette occasion, il apparaît que nos œuvres forment un tas de brol<sup>1</sup> crotteux et innommable, dont on peine à voir l'intérêt. 8 bureaux métalliques des années 1990, 8 convecteurs électriques, 4 chaises de bureau, 3 m<sup>3</sup> de cloisons en bois plein de vers, un tableau Velleda, un pigeon géant plein de vers, 1 m<sup>3</sup> de câbles boueux. C'est une maigre consolation mais j'y vois la preuve qu'il s'agit bel et bien d'une installation : sans notre intervention, ce tas n'est qu'un tas.

1. Brol : objets sans valeur (belgicisme).

## janvier

Je ne sais pas si vous voyez la tête que font certains animaux quand on passe l'aspirateur<sup>2</sup>, mais c'est à peu près celle que je fais quand j'assiste à un spectacle avec lequel je ne suis pas d'accord. Je me roule par terre sous le gradin, et je mets des coups de patte au hasard, les yeux exorbités, l'écume aux lèvres. Et je ne sais pas si vous avez remarqué, mais on passe beaucoup l'aspirateur ces temps-ci. Ce qui est terrible quand on passe l'aspirateur, c'est qu'on est tellement obnubilé par sa grandiloquente efficacité, qu'on ne se rend pas compte qu'on emmerde tout le monde. J'ignore qui a mis au point le premier aspirateur mais aujourd'hui on le passe dans toutes les salles. Je veux bien croire que c'était poussiéreux, mais arrêtons-nous un instant sur les raisons de cet excès d'empathie.

Même si je ne cotise pas aussi souvent que je le devrais, mes pratiques artistiques me donnent le sentiment, peut-être vain, d'appartenir à un groupe constitué. Si j'étais institut, je dirais volontiers « nous autres, instituteurs » pour donner du poids à mes biscottes d'idées. De même, j'avance parfois en m'appuyant sur un groupe invisible, « les artistes ». Mais ce groupe a une particularité intéressante : il annihile avec finesse toute velléité de formalisation de son existence. Comme si un organisme avait pour projet biologique de ne jamais se construire comme corps, de ne jamais exister autrement que comme flaque de vivant.

Ainsi, définir ce qui nous réunit c'est, à nos yeux, déjà une preuve de trahison. Quand il entend le mot « artiste », l'artiste sort son revolver. Il ne s'en sert jamais, car l'âge des manifestes semble révolu (pourtant c'était bien c'était chouette, chez Laurette : écrire un manifeste, c'est créer un sous-groupe en toute impunité). Mais nous sommes des pieds tendres et la seule vue de l'étui du revolver suffit à calmer nos ardeurs. Chacun peut se déclarer artiste, c'est pour ainsi dire constitutionnel. Pour autant, personne ne peut dire qui en est, et qui n'en est pas, et quel est notre dénominateur commun. La maison de l'art est visible de partout, mais à peine a-t-on franchi le seuil, qu'elle s'est rematérialisée derrière nous.

2. Ils se roulent par terre en miaulant, une tête qui semble être la même que les jeunes quand ils passent devant certains supermarchés, si j'en crois cette récente manie qu'ont les commerçants d'installer des émetteurs de sons suraigus, audibles des adolescents seuls, là où ils sont indésirables. On aimerait connaître personnellement le directeur commercial de l'entreprise qui vend ces boîtiers anti-jeunes, pour entendre quels sons il produit lorsqu'on met ses prunelles en contact avec du papier de verre.

J'ai donc le sentiment d'appartenir à un groupe qui ne veut pas être nommé en tant que tel, dans un geste qui n'est pas snob, mais pudique. Une pudeur qui s'incarne dans la formule de Groucho Marx, qu'on se permettra de tordre pour l'occasion : les artistes ne veulent pas d'un club qui les accepterait comme membres.

Si nous étions vraiment une somme d'individualités distinctes, et que notre travail n'était que son expression, il y a fort à parier que personne ne se roulerait par terre en bavant au motif que « la lumière était vulgaire ». Personne ne ferait de crise de catatonie parce que « c'est écrit comme une sitcom fasciste ». Non. Dans le meilleur des cas, nous explorerions nos différends calmement. Dans le pire, on s'ignorerait superbement. Mais je ne pense pas être le seul à me rouler par terre quand on passe l'aspirateur. Je vis chaque mauvaise expérience de spectateur comme un échec collectif, comme si le groupe « artistes », comme si le sous-ensemble humain « artistes » avait foiré collectivement. On pourrait résumer cette crise empathique à la formule « il va tuer le métier avec ses conneries ». Si j'étais boulanger, je serais de ceux qui entrent chez les collègues en disant d'une voix énorme « et tu appelle ça du paing ». Et on se foutrait sur la gueule aimablement. Et on en ressortirait meurtris, mais dignes. Notez bien, jamais à chaud. Jamais le jour même. Jamais pendant le spectacle. C'est un métier trop difficile pour devoir en plus s'en prendre plein la gueule alors qu'on vient de tout donner.

Ce vécu empathique douloureux engage parfois un désir de contradiction publique, c'est-à-dire, ici, le geste artistique ou critique. Utilisons ce désir pour construire des systèmes artistiques qui triomphent de l'adversité, qui est donc externe et interne. Toute la difficulté réside dans ce paradoxe : il n'y a pas, il ne saurait y avoir, d'esthétique générale, mais si nous voulons éviter de sombrer dans la médiocrité, nous nous devons d'en avoir une, qui sera différente pour chacun, et qui restera secrète, pour des questions de cohésion du groupe – qui n'en est pas un. C'est bien clair ? Rompez.

## février

On a voulu prendre le risque de dire des conneries à un rythme mensuel, sans filet. Revenir à un temps non éditable. Se passer de l'*undo* pour être dans le *do*. Et soudain on obtient l'autonomie. Cette autonomie qu'on demande tant. Cette autonomie qui est si difficile à obtenir, dans les rares lieux qui en cultivent des cellules-souches.

Mais une fois obtenue ? Une fois qu'on nous aura dit : « allez-y, faites, mon garçon. Voici les clefs, vous essayez de ne pas foutre le feu, vous serez gentils. » Une fois qu'on a obtenu cela, on est envahis par une angoisse terrible. Quoi qu'on fasse, si on a la prétention de croire que le faire nous-mêmes apporte quelque chose, la pression est grande.

Le prix à payer pour l'autonomie c'est l'organisation. Et de l'organisation à la bureaucratie il n'y a qu'un pas, souvent suivi du pas chassé de l'ennui. Le tout se finit souvent en *paso doble* de la médiocrité. Vouloir l'autonomie c'est facile. L'obtenir c'est possible. L'utiliser avec élégance, c'est vraiment dur. Celles et ceux d'entre nous qui se sont déjà frottés à l'organisation d'un événement (d'une envergure supérieure à mettons, une course d'escargots) savent combien cela peut être chronophage et ingrat. On se retrouve rapidement à reproduire des schémas de division du travail assez lamentables. Ainsi, dans France Distraction, je l'avoue, c'est un *coming out* : nous avons un *référent* pour la technique, un pour la production, un pour la communication, un pour la logistique et un pour la relation avec les artistes. On utilise le terme « référent » en pouffant, avec coquetterie. On attend de nos interlocuteurs qu'ils en rient, qu'ils se désolent avec nous. Mais parfois, ils ne réagissent pas. C'est généralement là qu'on s'inquiète. On est en train de se faire avoir.

Une partie de moi-même pense que tout ceci est un peu ridicule et qu'un fonctionnement organique ferait l'affaire. Une autre partie de moi-même pense que sans ces formalismes, nous serions perdus. Et que notre incurie structurelle sabotera toujours assez nos beaux projets pour qu'ils restent attachants. Tout est là : j'accepte de compter sur ce phénomène, mais pas de le désirer. Car la plus détestable des idées est d'injecter volontairement de l'échec dans le travail pour le rendre présentable.

C'est une injonction foutrement paradoxale : nous compensons notre incompetence par un soin accru, dont on espère qu'il ne marquera pas l'œuvre du sceau de la préciosité. Ce *double bind* est une constante dans

notre travail. Qui opère à des degrés divers selon qu'on s'adresse à l'un ou l'autre de notre petit comité. Qui est vécu différemment. Mais qui, indéniablement, parcourt le travail.

## MAIS

### un

Carlos Reygadas, réalisateur du merveilleux *Japon* (qui n'a rien à voir avec le Japon), dit à qui veut l'entendre qu'il en a ras-le-chose de tous ces fâcheux qui lui demandent pourquoi son film s'appelle *Japon*, et qu'il refuse de répondre pour ne pas orienter le spectateur dans sa compréhension. Dans mes bras, Carlos. Parmi les dernières pièces ou installations réalisées par des membres de France Distraction, il y a *Cheval*, *Poisson*, &&&&& &&&& ou encore *Prestation des origines*. Est-il besoin de préciser que tout ça n'a naturellement aucun rapport avec le cheval ou les poissons ?

### deux

Titres de travail de diverses pièces réalisées ou en cours de réalisation (c'est-à-dire que ces titres n'ont pour fonction que de nous aider à NOUS repérer dans la masse immmmmmense de projets que nous tardons à réaliser pour des raisons dépendantes de notre volonté<sup>3</sup>) :

- 1 perouchl
- 2 la grande crado
- 3 la violence au travail
- 4 hématomes et blessures légères

### trois

Description courte et objective de ces pièces dans le désordre (excellent exercice pour se rendre compte de ce qu'on fait réellement) :

- A une série de dessins de personnes qui se battent
- B une sculpture représentant un pigeon qui sent le croissant
- C un tas de câbles +/- motorisé
- D un stand de maquillage

### quatre

Joue avec moi : à quels titres correspondent ces pièces ?

### cinq

1B, 2C, 3A, 4D

### six

Bon alors maintenant arrêtez de nous scier les pieds en prétendant que France Distraction est un titre aux relents pétainistes, nom de nom.

3. C'est d'ailleurs le titre d'une pièce.

## avril

Vous l'aurez peut-être remarqué si vous lisez cette chronique, la dernière ressemblait un peu à une page société dans un quotidien autour du 15 août : légère, inoffensive, inodore.

À ma décharge, j'étais englué dans un problème de conscience. J'avais connaissance d'un fait d'importance, qui me tarabustait, mais dont je ne pensais pas pouvoir faire état ici. J'ai appris depuis qu'on s'en foutait complètement ah mais qu'il est con vas-y balance, aucun problème, ne te gêne pas.

Certains le savent, d'autres pas, le TNT<sup>4</sup> va mal. Je ne rentrerai pas dans les détails : d'une part, au TNT ils ont d'autres chats à fouetter que de tout bien m'expliquer. D'autre part, je doute d'être la personne la plus à même d'en faire la synthèse parce que c'est quand même bien compliqué cette affaire.

Mais c'est très sérieux. Il a été question de fermer le lieu. Et fissa. C'est bien la première fois que je suis confronté aussi directement à cette éventualité. C'est au TNT qu'Antoine Defoort et moi avons écrit une bonne partie de &&&&& &&&. En 2007 nous sommes venus chez eux avec un camion rempli à ras bord de bricolages hasardeux, de bidules électroniques instables et de plantes artificielles. Nous sommes restés pendant des semaines dans la ravissante petite maison attenante, à nous taper la tête contre les murs pour avoir des idées. Nous y avons été choyés par une équipe compétente. Nous y avons rencontré un public qui savait ce qu'il venait voir, et pourquoi. Nous y avons montré deux étapes de travail d'un spectacle qui depuis, alors qu'il était écrit par deux inconnus, a tourné dans toute la France, en Belgique, au Portugal, en Suisse, etc. Ce soutien initial (deux résidences et un apport en coproduction, pour un projet qui, sur le papier, faisait un peu peur) a été essentiel. Si le TNT ne nous avait pas laissé :

- jouer des reprises de Philip Glass à la guitare folk en hurlant dans le jardin
- poser à poil en bottes devant la cabane (bon ça ils ne l'ont sans doute pas su)
- jouer dans la salle avec un petit avion radiocommandé (qui ne fait plus partie du spectacle)

4. TNT-Manufacture de Chaussures, lieu de création et de diffusion indépendant, situé à Bordeaux.

- faire 24 cafés par jour avec leur percolateur professionnel en nous faisant passer pour des barmen
- squatter les bureaux en permanence pour avoir du réseau
- passer l'après-midi au bassin d'Arcachon pour manger des huîtres et boire du blanc avec eux (au lieu de travailler)
- déclencher l'alarme une fois par jour en moyenne
- mettre en péril la santé mentale de leur administratrice en se faisant expliquer chaque matin le fonctionnement de la TVA
- brancher suffisamment d'appareils électriques pour faire sauter la centrale la plus proche

Sans tout cela, nous n'aurions vraisemblablement jamais fini ce spectacle, nous ne l'aurions pas joué, je n'aurais pas rencontré ma femme en résidence, nous ne serions pas tombés amoureux, nous n'aurions pas fait un enfant, j'aurais sombré dans la dépression, puis la toxicomanie, puis le recel d'organes. C'est donc ça, ce que veulent les pouvoirs publics ? Bravo.

Bref, le TNT a eu le nez creux comme le gouffre de Padirac. Si nous avions été un produit ; et leur soutien, un investissement : ils seraient riches. Mais nous sommes des artistes, et ça n'enrichit pas de soutenir la création. Enfin pas de cette façon-là. L'idée qu'une obligation de résultat pointe le bout de son nez dans notre système de soutien à la production est profondément nauséabonde et surtout totalement improductive. Pour évaluer le travail effectué par un lieu, posons la question aux artistes.

On se réjouissait à l'avance de venir, cette fois-ci à 5 et non à 3. On se félicitait de ce potentiel de connerie décuplé. On anticipait sur nos retrouvailles avec le public bordelais. On avait tort.

On pensait pouvoir parler d'art, et non d'économie dans cette chronique. On avait tort<sup>5</sup>.

5. Le TNT a effectivement fermé, et le lieu a rouvert sous le nom La manufacture atlantique avec une équipe différente.

## mai

On ne sait plus trop si on viendra à Bordeaux la saison prochaine, mais on sait d'ores et déjà qu'on n'y retrouvera pas l'équipe qu'on a connue, avec laquelle on aura partagé des moments épiques. On ne sait pas quoi en penser, on attend la marée basse (je ne suis pas sûr non plus de la pertinence de l'image, mais je suis fils de marin, donc j'ai le droit de dire ce genre de conneries, ça fait partie de nos acquis sociaux).

\*

Vu le respect avec lequel les gars de Castorama traitent nos commandes de bois, je comprends que nous sommes passés de la catégorie « bricoleurs du dimanche un peu chelou » (vague sourire crispé, voyez avec mon collègue allée 48) à la catégorie « artisans » (grognement bourru, marchez avec moi, prenez pas ça, c'est de la camelote).

\*

Nous venons de clore un travail de longue haleine sur la question de l'accueil du public dans notre sculpture faite de châteaux gonflables se gonflant et se dégonflant en permanence. Deux opinions s'affrontent :

- pour les uns, il serait frustrant d'utiliser des châteaux sans laisser le public faire un tour dessus. Il faudrait adapter la forme à la possibilité d'un accueil public (quitte à avoir un agent de sécu et une ambiance de garderie).
- pour les autres, faire entrer le public dans la sculpture c'est lui faire perdre la distance nécessaire pour appréhender le volume et ses déformations. Il vaut mieux conserver la forme désirée (au risque d'en interdire l'accès).

Je retrouve un vieil article d'*Art Press*. Il y a 20 ans Vito Acconci se posait la même question. Il disait en somme « putain ça fait chier cette question » (je résume). Merci pour ton *input*, Vito. S'ensuit un long débat pour savoir si un enfant risque davantage de s'étrangler avec des lianes en lierre artificiel, ou de mourir étouffé sous 450 kg de châteaux gonflables. On finit par prendre une décision syncrétique: la forme devra être suffisamment effrayante pour visiblement décourager les téméraires de s'y aventurer.

\*

*Coco*, ou *perouchl*, est le nom d'une des sculptures sur laquelle nous avons travaillé. C'est un oiseau en bois, creux, d'un mètre quatre-vingts de haut, qui sent le croissant grâce à une technologie révolutionnaire (un four intégré, cuisant des croissants à intervalle régulier).

Mi-condor, mi-pigeon, équipé d'un lecteur mp3 diffusant une *jam-session* de 16 min sur le thème *El condor Pasa* pour flûte à bec, guitares et tuba, ce truc est un peu la mascotte de France Distraction. Faute de place, nous l'avons stocké dans un poulailler de la région d'Armentières. Quand on l'a récupéré, il grouillait de vers. On s'est donc attelé à la tâche: vermifuger *Coco*. Après avoir séparé la tête du corps, il s'avère qu'un chat avait élu domicile dedans, probablement pour y mourir en paix. Les vers venaient donc de là. Lové dans la tête de *Coco*, momifié, ce chat inconnu ne pouvait pas mieux choisir sa sépulture.

Si Damien Hirst était passé par là, ça l'aurait rendu dingue. Il aurait sans doute voulu conserver le tout en l'état, plonger le chat dans un bain d'azote liquide puis le couler dans un bloc de Perspex, avant de le remettre dans la tête de *Coco*. Le cartel n'aurait pas manqué de s'appuyer sur la démonstration suivante :

(le Centquatre = pompes funèbres)

or  $\{(\text{chat mort}) + (\text{pigeon}/2)\} = \text{Bastet} + (\text{Ilsis}/2)$

donc bref, je n'ai pas le cœur de continuer, c'est pas le genre de la maison, mais vous voyez bien le filon. Bon bah je sais pas si nous manquons de goût pour les filons, ou de goût pour le macabre, mais nous avons juste décidé de foutre le tout à la poubelle et de recommencer une nouvelle sculpture<sup>6</sup>.

6. Nous avons finalement ressorti *Coco* des poubelles bien longtemps après, il a été soigné, et transformé en stand buvette.

## juin

Les coupes dans les budgets de la culture en Europe achèvent de modifier la courbe par défaut de notre sourire. On se demande quand un *cost-killer* de niveau gouvernemental se piquera de tous nous mettre au pas, pour de bon.

Je vois d'ici les plus radicaux d'entre nous rappeler qu'on a jamais eu besoin de lieux et d'un statut pour faire de l'art, et qu'il faut parfois laisser les navires couler, pour découvrir qu'on a des branchies. Dans le fond, je suis d'accord avec vous, mais essayez juste de pas le dire quand vous passez devant des gens qui ont le pouvoir de transformer votre paradis straightedge en cauchemar libéral.

J'aimerais qu'on me laisse faire ce métier jusqu'à ma date de péremption. C'était pas mon premier choix (cosmonaute) mais ça me plaît dans la mesure où l'on me laisse pratiquer en accord avec une éthique qui n'a pourtant rien de bravache.

Mais si, au hasard d'un contrôle de routine, on finit par me demander mes papiers, et que je suis exclu du territoire artistique et renvoyé dans les limbes ? Quelle reconversion ? Que fera-t-on de ces gens qui, par porosité, savent ce qu'est « accrocher une découpe en perroquet », « mettre un coup de pétoire pour pallier le manque de camelote », « se faire une allemande pour compenser la découverte », mais ne pourraient pas décentement prétendre faire la lumière événementielle du prochain congrès local de l'UMP, fabriquer le pupitre sur mesure d'un cacique local et soigner la scéno d'un repas de fête au Medef ?

Comment faire œuvre dans ce contexte particulièrement joyeux où l'on navigue entre un profond dégoût pour ce que nos contemporains font de l'art et des artistes, et une envie fadasse d'en découbrer avec eux ? Ben il semblerait que certains aient trouvé : j'apprends avec effarement qu'un artiste a développé une application mobile nommée « situationist » (et s'en réclamant, avec un cynisme et une candeur absolument ahurissants) qui propose une expérience se *situant* quelque part entre Meetic et Aka-aki. Bon je m'étais juré d'en parler le moins possible mais tant pis : si deux mobiles équipés de cette application sont proches l'un de l'autre, leurs propriétaires reçoivent une photo et une instruction comme « hug me for 5 seconds exactly », « compliment me about my haircut » ou « help me rouse everyone around us into revolutionary fervour and storm the nearest tv

station ». Les situationnistes historiques cracheraient volontiers sur la face désolée de ces opportunistes, s'ils étaient encore de ce monde.

Notez, ils cracheraient aussi sur la mienne. Et ils auraient sûrement raison, de toute façon quand on est dans le spectacle<sup>7</sup>, il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils nous claquent la bise. Mais ils cracheraient clair. Ils cracheraient en riant. Ils cracheraient pour le principe. Et on se laisserait cracher dessus comme d'autres vont à confesse.

- père Debord, j'ai fait des conneries
- je t'écoute
- j'ai écrit des spectacles avec des arrière-pensées
- de quelle nature ?
- j'ai pensé au confort du public
- mais encore ?
- j'ai délibérément raccourci certains passages par peur d'ennuyer les gens
- mmh
- j'ai dérogé à des règles d'écriture que je m'étais fixées pour répondre à des impératifs purement techniques
- mmh
- que dois-je faire ?
- tu me liras deux Vaneigem, un Ralph Rumney et trois numéros de l'I.S.
- oui monsieur
- et tu enverras des images pornographiques à tout ton carnet d'adresses pour sortir du simulacre
- ...oui
- (s'avance à travers les barreaux et crache) ptouh
- (s'essuie) merci monsieur
- in girum imus nocte et consumimur igni
- euh, amen
- shht, va, maintenant
- oui monsieur

7. Je précise pour ceux qui auraient besoin d'un smiley pour savoir si je plaisante, que je fais la différence entre le spectacle et le spectacle.

N.B. : Les chroniques *France Distraction contre la commission de sécurité* ont été rédigées dans le cadre de la résidence « Le pensionnat », à l'EPSM (Établissement Public de Santé Mentale) d'Armentières, avec le concours du Vivat, scène conventionnée Danse Théâtre (2007). Elles ont initialement fait l'objet d'un tirage limité de 50 exemplaires, distribué lors du vernissage de l'installation.

Les chroniques *France Distraction contre les programmeurs* ont été publiées mensuellement sur internet dans le cadre d'un partenariat avec le TNT – Manufacture de Chaussures (Bordeaux). Une partie de leur contenu a été rédigée dans le cadre d'une résidence à La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, grâce à WBTD (Wallonie Bruxelles Théâtre Danse).

Ces chroniques ont été nourries par le travail de France Distraction (Belinda Annaloro, Antoine Defoort, Julien Fournet, Halory Goerger, Sébastien Vial). Elles ont été revues et corrigées lors de la présente édition.

*Exhibition des rouages et logistique  
de la monstration* Antoine Defoort,  
Julien Fournet et Halory Goerger

© Éditions du Centre Pompidou-Metz, 2013  
© L'Amicale de production, 2013  
Avec le soutien du phénix scène nationale  
Valenciennes et de l'L – lieu de recherche  
et d'accompagnement pour la jeune  
création (Bruxelles).

ISBN : 978-2-35983-013-2  
ISSN : 2116-4134  
Imprimé en Belgique  
Achevé d'imprimer en juillet 2013  
sous les presses d'Impresor-Ariane, Bruxelles  
Dépôt légal : juillet 2013

